

Le conte du petit garçon qui croyait que mourir c'était ne plus exister

Tiré de Contes à guérir, contes à grandir de Jacques Salomé
Publié dans le Bulletin Sentinelles en action du mois de mai 2007

Vous le savez comme moi, il n'y a rien de plus difficile que de tenter d'expliquer à un enfant :

-Qu'est-ce que c'est que la mort?

La plupart des parents s'embarlificotent dans des réponses confuses, vagues ou alors pleines de certitudes étranges. Certains vont dire : -Il ne faut pas pleurer, là où il est, il doit être heureux!

Et l'enfant à qui on demande de ne pas pleurer voit bien, lui, la tristesse de celui qui parle. Il entend aussi la sienne... qu'on lui demande de ne pas montrer!

D'autres diront : -Ton grand-père, il est au ciel maintenant.

Et la petite fille qui a perdu son grand-père préféré va marcher sur le chemin de l'école en regardant le ciel. Elle se fera disputer parce qu'elle marche dans des flaques d'eau ou ne fait pas attention aux passants sur lesquels elle bute... Elle refusera qu'on ferme ses volets pour regarder le ciel une partie de la nuit : -Pour voir si grand-père ne passerait pas par là... en allant vers le ciel.

D'autres parents vont tenter de dire : -Quand on est mort, on est enterré au cimetière... et on mange les pissenlits par la racine!

D'autres vont expliquer : -Que grand-père ou grand-mère veillent sur nous, qu'ils nous voient... et qu'il faut être gentil avec maman et papa.

Certains vont dire ces phrases aussi curieuses que : -Depuis que j'ai perdu ton père, j'ai du mal à joindre les deux bouts.

Et le petit garçon ou la petite fille vont regarder leur mère avec des yeux égarés, horrifiés en tentant d'imaginer comment maman a perdu papa? Est-elle allée le perdre dans la forêt comme un petit poucet? Ou l'a-t-elle perdu en ville, dans un grand magasin comme la fois où Cousin Paul s'était perdu?

Certains enfants vont ainsi rechercher leur père ou leur mère perdus, durant des années.

S'appliquant à ne pas marcher sur les lignes horizontales du trottoir ou à sauter à pieds joints sur les marches des maisons ayant des numéros « pairs » en espérant que papa sera là quand ils rentreront de l'école!

Toutes les explications données ou fournies en abondance ou avec réticence, vous le sentez bien, ne peuvent pas satisfaire un enfant normalement constitué.

C'est vrai que les adultes sont bien embarrassés par ces questions sur la mort. Ils n'osent pas dire leur ignorance. Ils laissent croire aux enfants qu'ils savent, qu'ils connaissent bien la mort.

La mort au fond, personne ne sait ce que c'est, personne n'est revenu pour en parler. Les adultes ne savent pas avouer tout simplement : -La mort, je ne sais pas ce que c'est.

Si une mère ajoutait : -La seule chose que je sais, c'est que je ne pourrai plus embrasser mon père qui est mort l'an passé!

Un père pourrait dire avec émotion : -Ce que je garde de lui, c'est le souvenir d'un homme joyeux, Il aimait beaucoup rire et il adorait nager.

Le petit garçon dont je veux vous parler s'appelait Jérémy. Il arriva un midi de l'école en disant à sa maman :

-Moi, je sais ce que c'est la mort!

-Ah oui! dit la mère.

-C'est quand on ne peut plus voir, parler, toucher quelqu'un. Quand on ne peut plus jouer avec lui, plus jamais.

-C'est un peu ça, dit sa mère.

-Quand on est mort, on n'existe plus, alors! affirma Jérémy.

La mère resta songeuse puis ajouta :

-C'est un peu vrai ce que tu dis, quand on est mort, on n'existe plus à l'extérieur. On a disparu, mais on peut continuer à exister à l'intérieur.

-Non, non, répondit Jérémy, on n'existe plus, plus jamais.

-Moi je crois qu'on peut exister à l'intérieur, par la pensée. Quand j'étais petite, j'avais une amie, ajouta sa mère, elle s'appelait Clotilde, et un jour elle s'est fait écraser par un gros camion en rentrant de l'école, elle était du mauvais côté de la route. Eh bien, Clotilde a continué d'exister

pour moi pendant longtemps. Même aujourd'hui je pense parfois à elle. Je la revois avec ses nattes rousses et je me souviens même, elle savait « faire la tour Eiffel » avec un bout de ficelle. Je ne sais plus comment, mais en quelques gestes rapides de ses doigts elle « faisait la tour Eiffel » et aussi « le pantalon long ou court ». Je l'aimais beaucoup, Clotilde. Garder le souvenir chaleureux de quelqu'un, c'est continuer de le faire exister en nous.

Alors JérémY, après un long silence, chuchota avec une toute petite voix :

-Moi, j'ai gardé le souvenir de grand-mère, quand elle me faisait des beignets à la pomme. Elle faisait un petit signe dessus avec son doigt en disant «, ce sera meilleur avec un peu d'amour en plus ».

Si elle oubliait, je lui disais « mets-moi un peu d'amour dessus, c'est meilleur » et puis je m'en souviens, quand elle me mettait du « sens bon » dans les cheveux, elle en mettait trop! Elle savait écouter, Mamie, même quand je ne disais rien ...

-C'est cela exister à l'intérieur, confirma la maman très émue, quand on garde en nous le souvenir de celui qui est mort... Quand on garde sa trace en nous longtemps, avec du plaisir, avec des regrets parfois.